

JEAN PUGET

La
Duchesse d'Uzès
née Mortemart

Chez Louis CONARD, Libraire-Éditeur

6, Place de la Madeleine - PARIS

et

chez LE CANNELLIER, Libraire à UZÈS

1937



JEAN PUGET

—

La
Duchesse d'Uzès
née Mortemart

CHEZ HENRI PELADAN

EDITEUR

UZÈS (GARD)

—

1937

A Madame la Vicomtesse de Luppé

née Cossé-Brissac

En souvenir de Bonnelles

A Bonnelles

CONTRE le village de Bonnelles (Seine-et-Oise), un grand parc à peu près rond, fait de pelouses, de bois et d'étangs et ceint de murs qui semblent contenir l'eau tant il y a là d'humidité ; sur la faible hauteur de cette étendue, un important château en briques et pierres, construit sous Louis-Philippe par un grand seigneur opulent, tout près de l'ancien castel qui brûla en 1724 et dont le seul souvenir est une borne de grès ; dans le château, un immense salon éclairé à ses extrémités par deux baies, peuplé de portraits et de meubles de tous les siècles, parmi quoi des vases brandissant la flore du parc, un vieux billard à blouses, un clavecin peint par Lancret, des tables chargées d'innombrables photographies ; dans ce salon, assise devant un

guéridon à tapis de velours rouge, couvert de minuscules cartes à jouer, une dame très âgée, au maigre chignon blanc, vêtue d'humbles vêtements et de bas de coton, royale dans sa simplicité. Il est vrai qu'elle est une des plus grandes dames de France, la plus grande, presque : la duchesse d'Uzès douairière, née Mortemart.

Elle est presque la plus grande dame de France et fut la plus riche héritière car à son mariage, en 1867, mademoiselle Anne de Mortemart-Rochechouart, avait 2.800.000 francs de rente. Elle eut durant sa vie le splendide Boursault, fief des Clicquot, et une part de leurs vignobles, l'île de Berder en Bretagne, le vieil Hôtel d'Uzès, rue de la Chaise, le domaine des Carmeaux, des fermes et des forêts dans toute la France, un palais aux Champs-Élysées, un Hôtel avenue Van Dyck, un autre avenue Raphaël, des monceaux de merveilles (1), des galeries de tableaux à remplir des salles du Louvre.

Elle possède Bonnelles. Là, aux côtés de madame d'Uzès, nous sommes six alignant en hâte des petites cartes. Notre vénérable partenaire annonce : «... dix de cœur... valet de trèfle... roi de carreau.. » « Oh ! pas si vite ! » supplie tendrement sa petite-fille Mademoiselle Yolande de Luynes. A côté d'elle,

Parmi lesquelles l'armure de Jacques Galiot de Genouilhac, grand-maître de l'artillerie de François 1^{er}, père de Jeanne de Genouilhac, épouse de Charles de Crussol, neuvième vicomte d'Uzès.

son fils le duc d'Uzès, la duchesse de Luynes fille aînée. Et voici sa petite-fille Anne, comtesse de La Rochefoucauld, et moi-même. La secrétaire, demoiselle noire comme une Sarrasine, est toujours en retard, découragée et soupirante. « Allons, ma petite mademoiselle, dit gentiment madame d'Uzès s'arrêtant, une carte en l'air, dépêchez-vous : trois de carreau... valet de trèfle... » Près de la table, lisant et rêvant, la très charmante vicomtesse de Luppé, enfant d'une chère fille disparue, la duchesse de Brissac. (1)

Quelquepart dans le salon, deux vrais portraits de famille : la marquise de Beauvoir et la marquise de Saint-Paul, celle-ci au visage poudré, les regards divergents. Contre un mur, sur un canapé, le curé de Bonnelles, les yeux demi-clos derrière ses lunettes d'acier rouillé, sommeille, les bras croisés, le menton sur son rabat. (Jadis vicaire à Corbeil, il a donné l'extrême-onction à Waldeck-Rousseau). Au fond du salon, le marquis de Crussol, petit-fils de la duchesse douairière, carambole au billard avec son cousin le duc de Luynes. Un vieillard de quatre-vingts ans, portant col en velours et monocle au bout d'un ruban de soie, le marquis de Beauvoir, se narre tout haut à lui-même (personne ne l'écoute) qu'étant au service du Comte de Paris arrivé à Vienne le 5 août 1874, accompagné du marquis d'Harcourt, il avait vu ce Prince expédier une lettre

(1) Morte en 1908.

au Comte de Chambord, à Goritz, pour solliciter la faveur de lui présenter ses hommages et de se ranger derrière lui, chef de la Maison de France...

— Non, non, merci, je ne prends pas d'eau-de-vie, dit monsieur de Beauvoir au vieux maître d'hôtel ganté de fil blanc qui lui présente un plateau d'argent long d'un mètre : la fière devise *Ferro non Auro* se laisse apercevoir sous le millimètre de cognac du flacon, un millimètre, car la duchesse doute de notre tempérance. Depuis des années le même flacon sur le même plateau est présenté à monsieur de Beauvoir qui depuis des années répond : « Je ne bois pas d'eau-de-vie ».

Tandis que madame d'Uzès continue de disposer ses petites cartes sans lever la tête, son vieil ami reprend des souvenirs. Pour lui. Ils lui rappellent sa jeunesse.

— ... Le Comte de Chambord ne répondit pas à la lettre dont je vous ai parlé, mais envoya M. de Blacas pour savoir si c'était vraiment le Comte de Paris qui était à Vienne et qui avait écrit. Il croyait à la facétie d'un inconnu. Il voulait aussi savoir le sentiment qui avait dicté la demande. Je me souviens que le Prince envoya quatre postières percheronnes à la gare de Froshdorf pour chercher son visiteur. Mais le Comte de Chambord avait fait demander au Comte de Paris qu'en le saluant il déclarât qu'il venait saluer le chef de la Maison de France. Le Comte de Paris consentit, et, ayant gravi les marches du château, récita les paroles désirées.

Le Comte de Chambord (qui n'avait jamais vu le Duc d'Orléans) ne le laissa point achever et l'embrassa. Il présenta le Comte de Paris à Madame et je me souviens, poursuivit monsieur de Beauvoir, que le déjeuner fut très cordial. Au cours de ce repas, le Comte de Paris dit qu'il serait heureux de conduire à Froshdorf son fils le Duc d'Orléans et son frère le Duc de Chartres... L'année suivante, je fis une visite au Prince, tout attaché au Cabinet Broglie et beau-frère du duc Decazes que j'étais, accompagnant cette fois le Duc de Chartres qui venait confirmer le récent hommage de son frère au Comte de Chambord. Après notre dépêche de Venise, Monsieur et Madame nous ont reçus fort gracieusement. Le Duc de Chartres, qui était alors en garnison au 12^e Chasseurs a été fort questionné et Henri V a déclaré que les d'Orléans lui succéderaient...

— Ta... ta... ta... interrompt sans arrêter sa patience la duchesse douairière qui vient d'entendre par hasard... Voici des propos qui me surprennent fort. Cette déclaration extraordinaire n'a pourtant pas empêché le duc de Parme, à l'enterrement du Comte de Chambord de vouloir être placé avant le Comte de Paris. A la cérémonie familiale de Froshdorf le Comte de Paris n'avait pas protesté, mais à Goritz, où il prétendait paraître en chef de la Maison de France, il a décliné, et pour son service d'honneur, la présence aux obsèques et n'y a pas paru.

— Cette humiliation venait de Don Carlos, duc de

Madrid, prétendant au Trône d'Espagne et de la Comtesse de Chambord, qui s'obstinait à ne voir dans ces obsèques qu'un enterrement de famille, — dit de sa voix enrouée la marquise de Saint-Paul experte en parentés et qui, servie par une mémoire prodigieuse, évolue infailliblement parmi les généalogies de toutes les Maisons de France. Oui, toute octogénaire qu'elle est, madame de Saint-Paul grimpe dans tous les arbres des anciennes familles. Elle doit être quelque part dans La Bruyère et l'est dans Saint-Simon sous le nom de ce Refuge, Lieutenant général, « le plus savant homme de toute l'Europe en toutes sortes de généalogies, et de tous les pays, depuis les têtes couronnées jusqu'aux simples particuliers, avec une mémoire qui ne se méprenait jamais sur les noms, les degrés ou les branches, sur aucune date, sur les alliances ni sur ce que chacun était devenu ».

—... Cette méchanceté, dit la marquise de Saint-Paul, venait de la Comtesse de Chambord qui était une Modène, détestait les d'Orléans et soutenait les prétentions des aînés des Bourbons, que personne en France ne connaissait...

— Je n'oublie pas l'avanie faite au Comte de Paris, reprend la duchesse douairière. J'étais venue à Goritz pour accompagner mon fils Jacques, qui avait quinze ans, invité là en duc d'Uzès. Mais j'ai refusé d'assister aux obsèques : nous les avons vues d'une fenêtre et j'avais recommandé à Jacques : « Ne dis pas ton nom ». La Comtesse de Chambord,

nous croyant en retard, avait attendu près d'un quart d'heure ! (1) (Honoré de Luynes, qui devait être ton mari, rappelle madame d'Uzès à sa fille la duchesse de Luynes, Honoré, en souvenir de son père tué à Loigny, en 1870, tenait un coin de l'étendard de Charette taché du sang de ses Zouaves Pontificaux). Après les funérailles, j'ai déclaré à Madame : « Nous ne pouvons être présents quand le Comte de Paris est effacé. » Et la duchesse douairière, fière encore de sa phrase historique, se renferme.

— La Comtesse de Chambord n'a pas dû entendre, dis-je moi-même enfin, car elle était sourde. Son vénérable époux était un dévot, un homme d'honneur, un saint, mais il vivait résigné au milieu de sa petite cour, se faisant appeler Henri V et ne souhaitant rien de plus. Son château de Froshdorf n'était qu'un somptueux columbarium ! J'ai vu sa bibliothèque à une exposition : il n'y avait là que les livres de prières et les manuels de piété qui fussent un peu usagés et sur lesquels Monseigneur avait promené son regard auguste : tout le reste n'avait jamais été ouvert ! Le Comte de Chambord

(1) Cette affirmation est un peu osée, car il y avait à ces obsèques le duc de Parme, Don Juan, chef de la Maison des Bourbons espagnols, Don Alphonse, le grand duc de Toscane, le prince de Tour et Taxis, représentant l'Empereur d'Autriche, des délégués de tous les monarques, quelques chefs d'Etat, des membres de toutes les plus anciennes familles de France et d'Europe et dix mille personnes.

s'était dérobé aux votes de 1873 qui auraient pu le conduire au Trône, peut-être — qui sait ? — parce que connaissant l'existence de la descendance de Louis XVI, cet honnête homme ne voulait pas renouveler l'attitude de Louis XVIII, peut-être aussi parce que Madame était stérile... Mes paroles finissent et s'éteignent dans un silence total.

Puis la duchesse soupire : « Tout cela est bien triste ! »

Madame d'Uzès a terminé sa patience.

— Montons nous coucher, dit-elle à tous, car demain, chasse !

Chacun rangeant ses cartes, se lève. La duchesse de Luynes, ses petites-filles et la secrétaire font escorte. Baise-main, bonsoirs dans le vestibule sous les bois de cerfs hérissant les murs tandis que le valet de service tend au curé un instant plus tôt réveillé son chapeau et son collèt noir. Rite immuable. Madame d'Uzès gravit lentement dans son groupe familial l'immense escalier de pierre peuplé de bustes romains confectionnés sur commande lors de la construction du château. Elle clame à tous :

— N'oubliez pas que le rendez-vous est à Gambaiseuil ! c'est loin ! — Et elle se retire dans le sombre couloir qui précède sa chambre. Là, j'aperçois parfois une ombre qui ressemble à celle de la duchesse comme une sœur : c'est Yéyette, femme de chambre. Elle a quatre-vingts ans, elle aussi, et depuis soixante-cinq ans qu'elle sert madame d'Uzès, tant d'intimité, de communauté (et de confidences !

semble-t-il) ont en effet fini par lui donner comme une ressemblance. Elle a les gestes, les habitudes, presque la voix de sa maîtresse, son caractère. Touchant spectacle que cet inconscient abandon du moi par amour et fidélité !

—... Je vous conduis à votre chambre, me dit le duc d Uzès.

Mon ami s'assied sur le lit.

— On vous a donné cette fois le plumard de madame Clicquot (1) mère de mon arrière grand-mère. Elle possédait Boursault. Sa fille épousa le comte de Chevigné, fort spirituel et vert jusqu'à la mort : à soixante-dix ans il lutinait encore des moissonneuses dans les meules de foin. Napoléon a dormi dans ce lit en 1814, pendant la Campagne de France, et après lui, en 1824, le duc d'Orléans (qui devait être Louis-Philippe), quand il est venu à Reims au sacre de Charles X. Mais que cela ne vous empêche pas de roupiller !

(1) Madame Clicquot était fille du baron Ponsardin, maire de Reims sous le Premier Empire. Sa fille épousa le comte de Chevigné, de qui naquit Marie Clémentine, née en 1817, qui épousa en 1839 le comte de Rochechouart-Mortemart. Leur fille est la duchesse douairière, née en 1847.

Chasse à courre

A onze heures du matin, à Gambaiseuil, en forêt de Rambouillet, arrivent en auto la duchesse douairière accompagnée de sa fille la duchesse de Luynes et de la secrétaire sarrasine qui porte un en-cas aux couverts d'or offert par la baronne Henri de Rothschild en reconnaissance d'une visite aux Vaux-de-Cernay.

Le rendez-vous à Gambaiseuil met fête dans le village, et les tenues rouges, les uniformes des officiers, les invités, les curieux, les chevaux qui attendent peuplent admirablement le décor de vieille opérette qui nous accueille là : maisons anciennes exposant en leur milieu des escaliers chargés de gosses et de pots de fleurs. Gambaiseuil est un rendez-vous pour jours ensoleillés. Le carrefour de la

Croix-Pater, lui, avec ses noirs sapins, sa croix de pierre plantée par Charles X et ses dix routes dont quelques-unes ont plus d'une lieue de longueur, est un rendez-vous pour jours froids, ciels tragiques et sol couvert de neige. Brr !...

Madame d'Uzès affable, courtoise, simple comme toujours, reçoit pourtant hommages et salutations avec une mine grave et quelque peu distante. C'est que la chasse à courre n'est pas distraction légère...

Maître d'équipage, elle chasse presque toujours à cheval, depuis la mort de son mari, en tenue noire, car elle est veuve vénérable. Suivie de son piqueur, la duchesse chevauche dans les allées des quatorze cents hectares de sa forêt, traverse prairies, villages, franchit des fossés, débuche dans des labours, sonnait, époumonée, des put!... put!... dans sa trompette. De mémoire de veneur nul n'osa jamais galoper devant elle sans un signe de devancer. Et l'on ne dépasse madame d'Uzès qu'en ralentissant l'allure, à distance respectueuse et cape en main.

Quand « ça chasse mal », la contrariété la fait exploser en colères, elle admoneste violemment les piqueurs, même ses amis et si au loin quelque invité en automobile laisse tourner son moteur pendant un défaut tandis qu'elle s'efforce d'entendre des abois lointains, la victime injuriée devant cent personnes n'a qu'à filer et disparaître. Aux heures difficiles, quand « ça chasse mal », tous les membres de l'équipage se tiennent prudemment cois. Ainsi

les bleus aux casernes tournent-ils la tête pour ne pas être remarqués du général en colère. Quand « ça chasse mal » un Rothschild en tenue rouge ne pèse pas lourd et le consortium de la haute banque protestante, gratin de la B. S. P. (bonne société protestante), Messieurs Mallet, Pourtalès se font petits, Monsieur Félix Vernes, régent de la Banque de France, n'ose souffler mot. Ils semblent alors huguenots ayant encore la Saint-Barthélémy sur le cœur. Quand « ça chasse mal » la fille de la duchesse douairière, elle-même, la très noble duchesse de Luynes, n'ose exprimer que des suggestions pour la chasse qui cafouille. Seul son fils le duc d'Uzès se permet d'élever la voix : c'est qu'il connaît cette forêt comme les bûcherons et qu'il est le meilleur veneur de France. Alors il parle dur, embrasé de mécontentement, s'indigne, ordonne, fait arrêter les chiens partis sur un change, les fait rallier. « Glorieux, silence ! Chérubin, vas-tu te taire, sacrebleu ! » Néron, qui gémit, se fait moucher d'un coup de fouet. Le duc les remet sur la voie du cerf attaqué. Les piqueurs, pourtant veneurs experts et chevronnés, écoutent et approuvent, tête nue. Et voici la chasse repartie. Le duc a disparu : il appuie dans quelque taillis les chiens dont on entend la voix joyeuse. La duchesse douairière pousse son cheval, galope furieusement, suivie de son piqueur, les plis de sa jaquette et de sa jupe noires claquant au vent. Elle vole ! Pour elle il n'y a plus rien au monde qu'un cerf qu'elle pour-

suit. Rouge, éperdue de bonheur, elle souffle les put !... put !... put !... du bien-aller (ça chasse bien !), entourée, suivie, auréolée de ses petits enfants le marquis de Crussol, le duc de Luynes, le marquis de Brissac, mademoiselle Yolande de Luynes, sa sœur la comtesse du Bourg de Bozas. Une famille de centaures. Les membres de l'équipage sonnent de la trompe, eux aussi. Les chevaux excités (car ils connaissent les sonneries) s'ébrouent, pétaradent, chaloupent ensemble comme cavaleries à bascule. Des phrases aimables s'entrecroisent. Sur les chevaux tirant à plein bras, les Rothschild désapeurés redeviennent Rothschild. Ça et là, sur les bas-côtés des allées, des cyclistes ont remis leur vélo sur l'épaule et des piétons trottinent à nouveau, mi-bûcherons, mi-ouvriers, faune humaine des bois, moins vite lasse que les chiens, humbles gens passionnés de chasse-à-courre car leurs aïeux pendant des siècles ont ainsi couru au son des trompes, une branche à la main.

Regardez passer, à tranquille allure, le duc et la duchesse de Noailles, époux modèles, amis exquis qui offrent dans leur grandiose Maintenon des hospitalités inoubliables. Monsieur de Noailles, à cheval comme à pied grand seigneur calme et courtois, a des yeux bleus et des lèvres où glisse un humour pince-sans-rire. Esprit des plus fins, de manières royales, il aurait été un merveilleux ambassadeur d'une France crainte et respectée. Toujours sage et pondéré, il sonne de la trompe en déco-

chant les notes avec componction. Voici leur fils le duc d'Ayen, expansif, manifestant, fort aimé, messieurs André Schwob d'Héricourt, Antoine May, Christian Lazard, P. David Weill, Weissweiller, très affables industriels ou financiers en or. Voici monsieur et madame Davey, monsieur Savard, monsieur Rivière, monsieur Guerlain et ses filles, délicieuses hamadryades chevauchant les cheveux dans le dos, fraîche jeunesse dans les noires forêts. Voici le marquis de Brazais, préoccupé par son impeccable écurie, par son auto de radjah glorifiée de plaques de clubs, ambulantes références, là superflues... Et voici loin, très loin, monsieur Duplan, sa puissante carrure dans sa tenue rouge étranglée à faire sauter les boutons, monsieur Duplan cheminant doucement au pas, comme Sancho, sur une monture courtaude et faible pour lui.

Parfois le cerf qui a pris le parti de filer loin revient dans ses parages d'attaque : alors monsieur Duplan, abandonné solitaire dans une allée de forêt, voit revenir la chasse et son retard le met en tête. Félicitations ! Ces ironies n'entament pas sa sérénité. Formidablement, irréfutablement enrichi dans les Amériques, magnat du ver à soie devenu gentilhomme campagnard, il ne manque pas un laisser-courre. Mais la vénerie, pour lui, oui, n'est qu'occasions de promenades au pas. Tout comme Monseigneur, fils de Louis XIV, qui attendait sous un arbre ce que devenait la chasse, écoutait, et s'en revenait. Monsieur Duplan

est fort spirituel, caustique, il ironise, lance des traits. A l'hallali il arrive presque toujours la curée finie, les membres de l'équipage montant en voiture. Mais il sait répondre aux plaisanteries et maintenir tous ces aristos qui lui en imposent sans lui en imposer... tout en lui en imposant. Une châtelaine des environs ayant un jour amené avec elle un beau garçon très fruste qu'elle traitait fort amicalement, et l'ayant présenté : « Mon chef de culture ! » « Je ne savais pas que ça s'appelait comme ça ! » observa monsieur Duplan, qui sait manier le poinçon.

Tous ces membres de l'équipage de Bonnelles-Rambouillet sont personnes hautement courtoises, solidarisées entre elles par d'aimables relations, surtout par leur unanime et profond respect pour leur maître d'équipage. Ce ne sont que gentillesse préparées secrètement. Ainsi quand la duchesse douairière eut quatre-vingts ans, elle fut conduite avant la chasse au petit château Louis XIII de son chenil-vénerie. Les solives de cette demeure de briques et pierres, uniquement meublée de deux mille bois de cerfs (vrai refuge d'une Belle-au-Bois-Dormant qui serait chasserresse), virent monsieur Malher, le plus ancien membre de l'équipage, prononcer un petit discours exquis d'affectueuse déférence, puis baiser la main de madame d'Uzès. Chacun vint à son tour choquer sa coupe. Et je me rappelle qu'à cette fête intime, d'intention si

délicate, beaucoup d'yeux étaient brouillés de nuages...



L'équipage de la duchesse d'Uzès finit assez souvent la chasse en bat-l'eau à cet étang de la Tour qui formait jadis deux nappes d'eau appelées étangs de Pont-Royal et de Fouras. Les prisonniers de Turenne en creusèrent les fonds pour alimenter les bassins de Versailles. Depuis Turenne, que de cerfs sont venus mourir là ! Un jour d'hiver de 1771, trois équipages s'y rencontrèrent pour sonner leur hallali : celui du Roi qui chassait en forêt de Rambouillet, celui du Duc d'Orléans qui débuchait de la forêt de Dourdan, celui du Prince de Condé, qui venait de Chantilly.

Le paysage de l'étang de la Tour, en hiver, est très mélancolique. Madame d'Uzès, qui a le goût des souvenirs et beaucoup de souvenirs, me montra un jour sur la rive une vieille borne fleurdelysée. «... Je me rappelle que sur cette borne s'assit après une chasse, en 1892, je crois, la jeune Mary, princesse de Teck, venue passer quelques jours à Bonnelles avec son père et sa mère, forte dame. La jeune Mary tomba de cheval pendant la chasse. A Bonnelles, son père, le prince de Teck, dit un soir au duc de la Trémouille, qu'on appelait « Mouillard » : « Vous devriez bien, mon cher duc, trouver un mari à ma fille. » La princesse Mary de Teck finit par épouser le Prince de Galles, qui

fut Georges V. Elle est aujourd'hui la Reine Mary, la Reine-Mère d'Angleterre !! C'est ici que nous primes, continue la duchesse, le jour où vint chasser le shah de Perse, ce jeune et dernier shah qui voyageait avec son trône incrusté de pierreries pour que ses ministres ne le lui volassent pas pendant son absence. Je lui ai fait les honneurs du pied, naturellement. Ce Prince oriental, ce richissime des Mille et une Nuits n'a pas donné dix francs au piqueur .. » à ce premier piqueur de l'équipage de Bonnelles-Rambouillet, équipage sans rival, le premier de la vénerie française, celui qu'honorent traditionnellement les têtes couronnées qui viennent en France !

«... Puisque vous aimez les vieux souvenirs, monsieur Puget, me dit encore la duchesse, je veux vous dire que la sœur du Mikado est venue chasser ici, elle aussi, en 1925 (Le Ministre des Affaires Etrangères l'avait fait accompagner par quelque ambassadrice). Je lui ai offert le pied, à cette Princesse, naturellement. Elle est revenue un mois plus tard et sachant que je ne pouvais lui faire les honneurs une seconde fois, elle m'a fait prier de ne les accorder à personne. Quelle subtilité ! » — « Cela, c'est japonais ! » dis-je en riant à la duchesse d'Uzès.

«... Je me rappelle aussi que le Grand Duc Wladimir, frère du Tsar Alexandre III et la Grande Duchesse sont venus, en 1885, faire un séjour à Bonnelles après être restés quelque temps à Chantilly, chez le duc d'Aumale. Je leur ai offert un

grand dîner où tous les hommes étaient en habit rouge. (Mon fils Jacques mettait un habit pour la première fois !) Le Grand-Duc a suivi une chasse ; nous primes aux Buttes de Rochefort et il y avait beaucoup de monde. J'offris au Grand-Duc de tirer le cerf et lui, tout tranquillement, le fusilla au milieu de la foule. (J'étais morte de peur !) Cela, c'est russe ! » ajouta madame d'Uzès.

«... Un autre jour vit arriver dans une Roll's de 10.000 dollars une dame américaine, Mrs L...r : cette richissime venait chercher un pied de cerf pour en glorifier le vestibule de son hôtel de 500.000 dollars, tout comme elle aurait été acheter une glace chez un décorateur. Mais une fraîche atmosphère fit comprendre que la boutique était fermée et Mrs L...r qui n'aime point à perdre son temps, repartit avant la fin de la chasse.

Dans l'ordre du baroque, je me rappelle l'apparition, au carrefour d'un rendez-vous, d'un signataire de scènes de revues et de scénarios de cinéma : M.... C.... La duchesse avait accepté que ce confrère de la Société des Auteurs prit quelques vues pendant une chasse mais elle n'avait pas prévu qu'il surgirait devant elle, pareil au chevalier Hanneton de Courteline, en culottes blanches, guêtres évasées en pots de fleurs où se balancerait une cravache, une main tenant un feutre prune et l'autre tirant un bidet de manège. L'innocent comprit qu'il ne fallait pas accepter trop vite les invitations des Grands et que, tout comme les dettes du Duc

d'Orléans n'engageaient pas le roi de France, une phrase aimable de « Manuela » (1) à un collègue de la Société des Auteurs n'engageait pas la duchesse d'Uzès, née Mortemart.

*
* *

Aux jours ordinaires, la curée finie, madame d'Uzès, après hommages et salutations, délaissant souvent son auto qui ramène des amis en séjour chez elle à Bonnelles et refusant les voitures que tous s'empressent d'offrir, monte dans la camionnette de son régisseur, même s'assied volontiers à côté de lui. Et ce sans-façon démocratique grandit encore cette grande dame. Mais auparavant, tandis que les valets de chiens s'occupaient de découper le cerf, chacun s'était restauré aux paniers de voitures amies.

Le duc d'Uzès se désaltère alors souvent avec un peu de champagne, ce qui ne plaît guère à madame d'Uzès qui fait à son fils de souriantes remontrances.

— Comment ! Comment ! J'ai tort ? s'écrie le duc. Mémé, je vous montrerai une vieille photo du Duc de Chartres buvant après une chasse du champagne avec mon père ! (Quelle référence !)

Mais aux chasses éclatantes, ce sont autres manières et autres décors. Ainsi, le lundi de Pâques,

(1) *Manuela* était le pseudonyme littéraire de Madame d'Uzès.

un grand champ mi-herbage mi-gazon, situé à une extrémité de l'étang de la Tour, porte une foule immense venue de Paris par autocars et trains spéciaux, de Rambouillet et de tous les environs pour assister à la curée et voir « la fameuse duchesse ». Les cirques forains, à leurs plus belles heures, ne réunissent pas pareille multitude. La duchesse d'Uzès va, vient, visible à l'œil nu, parmi les piqueurs, les membres de l'équipage et les chiens, rouge du bonheur d'être regardée par les milliers de curieux en amphithéâtre. Le spectacle fini, elle se dirige vers la maisonnette d'un garde-chasse. La foule, respectueusement, s'écarte. La duchesse disparaît. Elle réapparaît au balcon de bois du petit chalet. Les badauds voient mieux encore son col empesé, sa cravate de satin blanc, sa tenue noire et son couteau de chasse à manche d'ivoire. Des photographes, des cinéastes grimpent sur les échelles, des enfants sont hissés sur des épaules. Quelques voix se risquent à crier : « Vive la duchesse ! ». Madame d'Uzès, à la limite du bonheur, jette de son balcon à la foule sourires, dragées, et morceaux de pain d'épices. Demain tous les cinémas de France montreront cette minute éclatante. Car ce n'est pas en restant en chambre — n'est-ce pas ? — qu'on peut être, comme la duchesse, connu dans le monde entier, à Tokio, à New-York, à Chandernagor, aux îles Papalaos.

Ici je dirai confidentiellement (ne me trahissez pas!) qu'à l'une de ces chasses du lundi de Pâques

le cadavre d'un cerf poignardé la veille attendit en réserve quelquepart dans une caisse, pour la curée, au cas où le cerf de chasse aurait fait la nique aux chiens. Car on ne conçoit pas que vingt mille boutiquiers venus à la chasse de la duchesse d'Uzès puissent échanger des phrases déçues, le soir sous leur suspension ! Le cerf attaqué ne fut en effet pas pris, ce jour-là. Et la duchesse ayant fait donner à la meute, pour la curée, le frère occis secrètement, les chiens se détournèrent de l'artifice suspectement raide et froid... (Je vous en conjure encore : ne me trahissez pas !)

La chambre de la duchesse

LA duchesse d'Uzès douairière est dans sa chambre, assise devant son bureau noyé de papiers, lettres, invitations et brochures. C'est un petit ministère. Elle préside l'Union des Femmes Peintres et Sculpteurs, le Lyceum, l'Automobile-Club Féminin, qu'elle a fondé (irremplaçable présidente) ; elle a sculpté pour les membres un fort beau bouchon de radiateur représentant Saint-Christophe. Elle préside la Ligue contre le Cancer, le Calvaire, l'Académie des Sports Féminins, le Saint-Hubert-Club, les Louvetiers de France (la Duchesse est lieutenant de louveterie). Elle préside l'Œuvre des Bibliothèques, les pouponnières de France, les Pupilles de la Nation de Seine-et-Oise, la Nouvelle Etoile des Enfants de France, la Fraternité Artis-

tique, l'Union de la Gymnastique Française. Et elle chasse à courre, comme on sait, fait de la sculpture, compose des poésies, écrit des romans. Elle fait partie de la Société des Auteurs Dramatiques pour avoir composé des pièces de théâtre et elle est membre de la Société des Gens de Lettres pour plusieurs ouvrages qu'elle a signés Manuela.

Quand j'ai l'honneur d'être dans sa chambre, mon regard fait de beaux voyages. Je vois une image sur porcelaine de son grand-père le comte de Cheigné, « vieillard galantin », à en croire le duc d'Uzès ; je vois, suspendue près de la cheminée, une miniature de sa grand-mère la comtesse de Mortemart, née Montmorency, bonne vieille dame en boucles sous une capeline mauve qu'on croirait échappée d'un conte de madame de Ségur. Voici son père le comte de Rochechouard-Mortemart, neveu du duc de Mortemart. Voici sa belle-sœur la comtesse d'Hunolstein, née Laure d'Uzès, morte brûlée vive au Bazar de la Charité. Près du prie-Dieu, une photographie fanée : le duc d'Uzès son mari. Le disparu est encore là, sur un mur, peint par Bonnat dont les goudrons noirs ont été vaincus par le pâle visage aux traits fins. Il avait reçu à la chasse, en 1866, un coup de fusil de son beau-frère le comte d'Hunolstein et douze ans plus tard il succombait au déplacement des plombs qu'il avait conservés dans le corps.

Mort aussi (1) (au Congo), son fils Jacques, duc

(1) Le 20 juin 1893.

d'Uzès, que j'aperçois au-dessus du lit avec son jeune frère Louis, tous deux dans une barque, costumés en marins. Cette photographie, la duchesse ne doit pas la regarder sans remords : c'est elle en effet, qui pour punir son fils Jacques de quelques dépenses — en vérité bien légères! — le fit partir pour le Congo en une expédition des plus imprudentes. Et sur le conseil d'Arthur Meyer ! Morte (1), sa fille Mathilde, duchesse de Brissac, assise à côté de sa sœur Symone (aujourd'hui duchesse de Luynes à cheveux blancs) qu'elle inonde là gentiment avec un petit arrosoir. Morte, sa belle-sœur, Mathilde de Crussol, vieille demoiselle consumée d'infirmités. Mort, son gendre Honoré, duc de Luynes, photographié souriant Capitaine de Chasseurs à Cheval. Mort, son petit-fils Géraud, duc de Crussol. Tué en avion (2), son petit-fils Charles, duc de Chevreuse, là sous-lieutenant de Hussards, aujourd'hui statufié au milieu des parterres de Dampierre. Parfois, devant la formidable dignité, je songe à l'humble vérité (tellement plus belle!) : au pauvre gosse Chevreuse (seul descendant avec son frère d'un Connétable de France), rampant avec moi dans la neige glacée des tranchées de Monastir, nous deux perdus de crasse, de boue et de misère humaine ! Mais qui donc, ici, peut imaginer ce que nous vîmes là-bas ! Morte, et chez elle à

(1) Le 31 mai 1908.

(2) Le 14 janvier 1929.

Bonnelles, sa petite-fille Diane de Cossé-Brissac, qui épousa le comte de Chaponay, remarié avec la Princesse Geneviève d'Orléans. Triste image que ce doux sourire d'une jeune femme qui ne guérira pas ! Pour animer et perpétuer vos fantômes, ô morts ! on vous a mêlés aux images des survivants, égaillés, eux aussi, sur la cheminée, aux murs, sur des tables, à toutes distances, comme des étoiles dans les cieux. Voici le petit-fils Emmanuel, marquis de Crussol et sa femme, de qui le salon politique fait aujourd'hui grand bruit. Voici la petite-fille Elisabeth du Bourg de Bozas, en tenue de chasse à courre, la petite fille Anne en robe de mariée à côté de son mari Gaston de la Rochefoucauld. Voici, sur une commode, la petite-fille Françoise de Cossé-Brissac, délicieux visage d'enfant, aujourd'hui mariée au vicomte de Luppé, grand ami des arts, grand sculpteur lui-même, seigneur très érudit qui a fait une villa Médicis de son palais arlésien. Voici les petits-fils Roland de Cossé-Brissac, pimpant aspirant de cavalerie et son frère, sombre polytechnicien. Voici les petites-filles Marie de Luynes, duchesse de Montebello, morte ! — Yolande de Luynes, qui apporte souvent à Bonnelles son intelligence et sa gaieté, et là-bas, sur un guéridon, leur frère Philippe, devenu duc de Luynes et dont les six ans, dans un costume de zouave, font le salut militaire près d'un petit canon...

Mêlées à tout ce monde de disparus et de vi-

vants, des figures enfantines, gentil peuple d'arrière-petits-enfants rafraîchissent cette chambre mieux que des fleurs. Ces apparitions ne sont pas superflues car tout ici, à Bonnelles, les gens et les choses, dégagent une amertume funèbre, un parfum de Toussaint. La Duchesse douairière est déjà le passé et cette quatrième génération, si loin d'elle ! Un jour, dispersés, tous ces marmots petits-cousins se souviendront ils de leur vieille arrière-grand'mère ? La plupart regarderont son portrait comme on regarde l'image d'une aïeule inconnue ; ils sauront qu'elle fut fameuse et fit du bruit de par le monde. Cette renommée qu'elle eut en son temps, ils ne la connaîtront que par la fumée des contes...

De cette chambre-cimetière j'entendis un jour quelque piqueur sonner, je ne savais où, une vieille fanfare d'autrefois. Je reconnus « La Calèche des Dames ». Par la fenêtre j'aperçus deux cygnes blancs glissant dans l'haleine du cours d'eau, et, plus loin, près de l'étang, des chevreuils traversant la prairie et s'acheminant vers le bois. Il n'était que trois heures et déjà la nuit endormait la brume.

*Le soir tombe et sa cendre légère
Se mêle au brouillard qui s'élève des eaux.*

— Venez dans mon atelier, me dit la duchesse, je vais vous montrer ma Salomé ».

La Salomé de la duchesse est juchée sur un escabeau rond de sculpteur, emprisonnée par un linceul humide. Madame d'Uzès le déroule du bout

des doigts et je vois, assis, nu, les genoux croisés, un corps grassouillet que ploient ses deux lourdes mamelles. Anatomie d'un modèle choisi à Montparnasse par la secrétaire du Lyceum et qui (honneur inespéré!) est venue passer quelques jours dans la demeure fameuse.

— Vous me rendriez service, me dit la duchesse douairière faisant pivoter sa glaise, d'aller demander à Rouché, directeur de l'Opéra, si Salomé dansait nue ». Grave préoccupation.

— Il me semble, déclarai-je avec assurance, qu'elle avait un cache-sexe et deux rondelles sur les seins ». Je griffonnai un dessin dans ma chambre, pour m'épargner une question insolite ! Et ma fantaisie fut jugée document pur. Deux mois plus tard, à l'exposition des Femmes Peintres et Sculpteurs, je devais entendre le Président Doumergue s'extasier avec complaisance sur cette « évocation merveilleusement exacte »... (1)

Dans son atelier la duchesse d'Uzès montre volontiers ses diplômes encadrés sur les murs : brevet d'Infirmière bénévole, diplômes de la Légion d'Honneur et de la Reconnaissance Nationale, hommage des Femmes Peintres et Sculpteurs, bénédiction de Léon XIII, et à côté de ce trésor papal, gravement encadrée, une lettre de reconnaissance des allumeurs de réverbères — (je vous le jure !)

(1) Cette Salomé a été achetée par la République Argentine qui l'a offerte au Musée de Buenos-Ayres.

pour je ne sais quel service rendu à ces Aladins. Ayant vu là le parchemin d'un prix de poésie, la duchesse surprit mon regard et soupira :

— Oui !... et nous étions soixante à concourir !... Avez-vous lu mes deux livres de vers : *Paillettes mauves et Paillettes grises* ? Ah ! j'aimais rimer ! » Et elle récita :

*Le soleil, au printemps, vers l'horizon s'abaisse...
Le vol des papillons s'alourdit et puis cesse...
Dans les prés engourdis les chastes pâquerettes
D'un sourire d'adieu vers le jour qui s'enfuit
Ferment pudiquement leurs blanches collerettes,
Et, narguant une étoile, un petit ver reluit.*

Ravissante et enviable innocence que celle qui brave l'expérience et vainc les malheurs d'une très longue vie ! Et cet enfantillage de la duchesse douairière semblait créer autour d'elle de la naïveté : ainsi, quand la bonne dame possédait l'île de Berder qu'elle avait achetée à son amie la comtesse Dillon, son petit yacht « Manuela » fut un jour salué par un garde-côtes français. Seul, son petit-fils Pierre de Brissac, âgé de dix ans, avait remarqué le pavillon.

— Mémé, on hisse un drapeau pour nous !

Et la duchesse de crier au capitaine : « Répondez ! Répondez ! »

Alors le mathurin debout sur la passerelle et tourné vers le navire, fit avec sa casquette un ample salut.

La duchesse à la messe

L'ÉGLISE de Bonnelles est une construction du XVI^e, remaniée. Une vingtaine de tilleuls bien alignés lui font un petit jardin sage, tranquille, délicieusement Ile-de-France, un paysage minime qui montre que malgré toutes adversités la douceur domine notre Histoire. A une extrémité de ce joujou, une femme en marbre, courtaude, drapée dans un peignoir du matin — et pourquoi pas, puisque la guerre a surpris la France endormie ? — tient un drapeau sans forfanterie. Cette statue de « La France à ses morts de Bonnelles » est une œuvre de la duchesse d'Uzès douairière. Il n'est pas certain que ce marbre trônera dans une salle du Louvre de l'an 3.000, mais cette tentative est émue de patriotisme et d'honnêteté.



Dans l'église, en hiver, quel froid et quelle humidité! Il y fait presque nuit. Le dimanche matin, le Bon Dieu nous y voit assis dans une loggia particulière que la famille d'Uzès a jadis fait construire contre l'église. (Ce ne sont pas les grandioses bas-côtés de l'église Saint-Pierre à Maintenon, ou le duc et la duchesse de Noailles, chacun avec ses amis, se font vis-à-vis dans un isolement royal...) Les banquettes de velours rouge de Bonnelles accueillent presque toujours les mêmes personnes : le duc d'Uzès, son fils cadet le marquis de Crussol, (son fils aîné Géraud, duc de Crussol, est mort il y a quelque temps) (1), quelquefois des petits-enfants venus de Dampierre, de Luynes ou de Brisac, la duchesse de Crussol, chargée de deuil, madame de Beauvoir, madame de Saint-Paul, emmitouflées dans de lourdes fourrures de rentières cossues, précipitant les signes de croix, et moi-même. Madame de Saint-Paul croit en Dieu, bien sûr, mais je ne sais pourquoi, je suis persuadé que surtout elle craint en Dieu, comme disait Rivarol. Elle est veuve depuis si longtemps qu'elle semble avoir épousé un mari très âgé qui est mort jeune... Derrière les deux dames, le duc d'Uzès est frais comme un enfant. Il est homme éternel. A côté de lui, le vieux marquis de Beauvoir, qu'on trouve

(1) Le 3 Janvier 1929.

souvent endormi dans des pièces du château, s'assoupit déjà. Je me souviens qu'il ronflait, même à l'église, un dimanche d'Epiphanie, tandis que le curé nous exhortait :

— Nous devons, nous aussi, comme les Rois Mages, donner tout à Dieu, nos richesses, nos royaumes ! non, pas nos royaumes, puisque nous n'en avons pas ! mais si, nos royaumes, puisque nous en avons un : celui du ciel... que nous devons gagner ! Ainsi soit-il ».

Le sacristain, là en habit noir et gants blancs le dimanche, clamant des amens en réplique à la prière des morts que chante le curé, est rabatteur aux chasses du duc et braconne ses bois les autres jours. Tout en assistant le prêtre il tourne la tête et nous murmure : « Perdreaux, pas beaucoup aujourd'hui, mais faisons ! » et il se redresse pour psalmodier : « Et cum spiritu tuo ». Le duc lance des « Deo gratias ! » ajoutant : « On crève de froid ici !... sæcula sæculorum, a-a-men... cette messe n'en finit pas ! »

... Cependant madame d'Uzès, en chapeau de feutre noir à la Louis XI piqué d'une épingle d'or à crocs de cerf, un peu voûtée dans son collet en fourrure, mitaines de laine aux mains, joue de l'orgue devant nous entre les lueurs tremblantes de deux bougies, qui dans le décor sépulcral, ont un peu l'air d'encadrer un spectre. De temps en temps elle jette un coup d'œil oblique sur nos bancs pour savoir ceux qui ne sont pas venus, ou

surveiller ceux qui sont là. Debout autour d'elle chantent, endimanchées, quelques jeunes filles du village. En face de la duchesse, à trois mètres, une urne de marbre noir encastrée dans le mur contient le cœur de son mari. Un peu plus loin, deux grandes dalles portant ces mots : « Priez Dieu pour le repos de l'âme d'Antoinette-Françoise-Sophie de Talhouët, duchesse d'Uzès ». « Ici repose très-haute et très-puissante Dame Emilie de La Rochefoucauld, épouse du très-haut et très-puissant seigneur Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, Premier Pair de France ».

Le service fini, nous nous réunissons toujours à la sortie, devant l'église, sur la petite place qui m'attendrit. Nous échangeons des bonjours avec châtelains des environs et gens du pays, sous les yeux de curieux qui chuchotent, jettent des regards en biais et nous disparaissent dans le parc par une porte percée dans un mur si grand qu'elle fait effet de trou. Voici notre groupe cheminant dans une large allée bordée de plates-bandes ou des rosiers, en été, donnent des floraisons merveilleuses. Nous passons devant des cygnes. « Ces bêtes-là, remarque la duchesse douairière, sont plus méchantes qu'on ne croit ». Nous voici entre des pelouses où paissent des vaches. « Leur instinct, dit encore la duchesse, leur fait éviter les boutons d'or qui les tueraient » et nous arrivons devant le double escalier à balustres que gravit doucement la vieille dame. Un valet de pied en livrée ouvre la porte.

Il est midi. Parfois des petites filles du village attendent dans le vestibule, les bras chargés de fleurs... Un petit enfant court, les mains tendues vers son arrière-grand-mère : c'est le fils du duc de Crussol, décédé, c'est le petit Emmanuel apprenant l'alphabet et qui, un jour, sera le XV^e duc d'Uzès.

La duchesse et le Boulangisme

L a duchesse d'Uzès, passionnément française, en des temps d'un abaissement national qui ne connut pourtant pas les hontes où la France est jetée aujourd'hui, (1) porta ses espérances patriotiques sur le général Boulanger. Ses magnifiques illusions, elle les devait un peu à son ami le marquis de Beauvoir qui avait déjà fait miroiter le sauveur Boulangier au Comte de Paris et avait même entraîné ce Prince à de grandes générosités, car les royalistes espéraient !. Le Duc de Chartres avait été très hésitant mais sollicité par madame d'Uzès qui lui avait déclaré : « Où passe le premier pair de France, le Roi de France peut passer ! » lui aussi se décida à soutenir l'aventure.

(1) Ecrit en 1937, Blum regnante.

C'était en 1888. La duchesse d'Uzès donna trois millions, avec des espoirs enthousiastes. Trois millions ! Trois millions demandés « pour la cause nationale » par un bas juif de presse, Arthur Meyer, qui n'avait ni conviction d'aucune sorte, ni patrie. C'était une sorte de génie, cet ancien secrétaire d'une diva fille d'un menuisier de Nogent-sur-Marne, qui en 1872 dansait des cancons dans les revues des Folies-Dramatiques et se faisait appeler Blanche d'Antigny. Le père d'Arthur, Abraham Meyer, avait été colporteur, et quand il mourut, son fils fit installer le corps sur le lit majestueux d'un grandiose appartement loué pour la circonstance, ou défila le « Tout Paris ». Notre Meyer était un petit bonze au teint d'ivoire, aux favoris frisés, aux cheveux bouclés, grassouillet d'une graisse blanchâtre, onctueux et pour qui savait voir, dans tout son miel, terrifiant. Il tenait en laisse dorée, avec son caniche marron fleuri d'un ruban, deux douzaines d'académiciens collaborateurs du *Gaulois* contre bon salaire ; de ce *Gaulois* qui était le conseiller, le centre indispensable, le ralliement de toute la noblesse de la France d'alors !

L'ancien secrétaire de la fille du menuisier couronna cette sorte d'escroquerie nationale qu'il appelait son roman par un mariage avec mademoiselle de Turenne, tombée avec ses parents à l'impécuniosité totale. Cette épave disait : « Le couvent, cela ne se fait plus ; le suicide, ma religion s'y oppose ; la prostitution, cela me dégoûte. » Lui,

ineffable fiancé, le crâne plus luisant, les favoris plus frisés, les manières plus patelines que jamais, confiait alors : « Je ne suis pas content de l'aristocratie : on parie dans les clubs pour préjuger quand je serai cocu » Barrès rapporte cette historiette : » Mademoiselle de Turenne fait ses courses de » corbeille avec madame de Puységur. On va re- » trouver Meyer pour déjeuner au restaurant. » Nous avons acheté des jolies chemises de nuit. » dit l'amie. « Vous les verrez, monsieur Meyer. » dit la fiancée. « Oh ! mademoiselle, dit Meyer, » on ne dit pas ces choses là ! » « Mais pourquoi ? » insiste l'ingénue. Je dis que vous les verrez, » quel mal y-a-t-il à cela ? » « Elle est char- » mante ! » soupire Arthur.

« Oui, nous nous sommes trompés ! avoua un jour le marquis de Beauvoir : nous avons été convaincus par cet Arthur Meyer qui, devenu royaliste par snobisme et par intérêt, crût ou feignit de croire que Boulanger pouvait conduire à la monarchie. Ce Meyer n'était en réalité qu'un bas sémite qui s'est moqué de nous. (1) Je le vis porter le deuil de Monseigneur le Comte de Chambord ! La duchesse, elle, s'est conduite en grande Française ! Elle a été sublime ! Elle était d'ailleurs en complet accord

(1) Arthur Meyer écrit dans ses Mémoires que M. de Beauvoir eut avec lui la pensée de demander à la duchesse d'Uzès les premiers fonds que réclama Boulanger. « Le marquis et moi n'avions pas terminé notre récit que la duchesse d'Uzès nous tendait un chèque... »

avec le Comte de Paris qu'elle avait récemment vu aux eaux d'Ems.. quoique ce Prince eût été mal impressionné pour avoir vu ces mots gravés sur une canne de Boulanger : « Général Boulanger ». Madame d'Uzès crût au général jusqu'au jour où il s'enfuit de France. Dès cette minute-là elle eut pour lui le plus grand mépris et vous savez que quand elle a chassé quelqu'un de son cœur elle ne pardonne jamais. Lorsque Boulanger fut à Bruxelles, elle me confia : « Je ne léverai pas un doigt pour lui sauver la vie.. » Puis monsieur de Beauvoir garde le silence et rêve. « Je sais bien, dis-je moi-même, qu'il faut, comme l'écrit le prince de Ligne, savoir se servir des espèces, mais, tout de même, ce Meyer était par trop comédien, Boulanger, par trop primaire, la duchesse, par trop crédule : Meyer lui disait : « C'est vous qui restaurerez la monarchie ! » Et elle se voyait déjà restaurant la monarchie.. »

••

Glissons ici que madame d'Uzès connaissait le Comte de Paris depuis longtemps. Même, vers 1882, il était venu faire un séjour à Bonnelles avec la Comtesse de Paris et leur fille Amélie d'Orléans. La Comtesse de Paris, admiratrice de Louis-Philippe et de son parapluie, aimait jouer la démocrate et prendre l'accent du peuple, oubliant le triste exemple de Philippe-Egalité. Un jour, à Bonnelles, comme chacun cherchait sa voiture pour la chasse,

du perron elle cria à sa fille, qui avait quelque dix-sept ans : « Dis donc, Mélie, tu montes avec papa, s'pas ? »

« Mélie », un peu plus tard, épousa Carlos de Portugal qui allait être roi et eut de lui Manoël, dernier souverain de Portugal. A la nouvelle du mariage un chansonnier soupira :

*«... Aussi, les d'Orléans, pourquoi
Qu'i marient pas leur fille en France
Avec un bon vieux zig comme moi,
Au lieu du citoyen Bragance ? »*

*
*

... Quand, en 1890, la République essaya d'attirer la duchesse d'Uzès en flattant ses petites faiblesses, Waldeck-Rousseau, Président du Conseil, lui fit demander une pièce de théâtre qu'elle venait de faire. Flattée, elle répondit : « Cela perd naturellement beaucoup à la lecture et si on voulait la jouer sur un vrai théâtre, il faudrait y faire des modifications car la mise en scène d'amateurs est toujours forcément restreinte et demande une grande simplicité. Il y a même un quatrième acte à introduire entre le deuxième et le troisième. Mais cela est mon secret ! » Et la duchesse, dont le patriotisme ne se laissait pas endormir, mettait en post-scriptum dans sa lettre : « Je pourrais répondre aux fantoches actuels, sortis de 1789 : nous avons fait la France et vous travaillez à la détruire ! »

Pourtant les « fantoches actuels » et leur puissance n'étaient pas sans lui faire quelque impression, comme on a vu. Quand Félix Faure, Président de la République, venait à cheval de Rambouillet galoper quelques instants à côté d'elle pendant une chasse, madame d'Uzès se rengorgeait. « Félix » aussi, d'ailleurs, car cet ancien ouvrier tourneur, qui vivait guêtré de blanc, avait des aspirations aristos. Le matin il avait fait demander où était le rendez-vous et on avait ajouté, comme toujours... que « Monsieur le Président se promènerait à cheval dans la forêt... » Pauvre esclave, il avait peur de se compromettre.

La duchesse douairière, que ravissaient encore les innocentes espiègeries, fit un jour sonner, tandis qu'elle galopait à la gauche du Président. Elle même m'a conté cette historiette. « Qu'est ceci, Madame la Duchesse ? » demande Félix Faure. « C'est *la Royale*, Monsieur le Président ! » (1) Et madame d'Uzès de rire aux éclats.



A Bonnelles, l'étang qui, au loin, face au château, borde le parc et derrière lequel filent les autos sur la route de Rambouillet, porte une petite île piquée d'arbres trop gros pour elle. Près d'un embarcadère charmant comme un jouet, une vieille

(1) Une vieille tradition permet de sonner *La Royale* pendant la chasse d'un très beau dix-cors.

barque qui prend l'eau invite au naufrage. On accède à cette île par un pont de pierre surmonté d'une banderole où se lisent ces vers composés sous la Restauration par le secrétaire d'un duc d'Uzès nommé Andrieux, qui fut plus tard membre de l'Académie :

*Puisse cette enceinte tranquille
A l'amitié servir souvent d'asile
Et quelquefois aussi de retraite à l'amour.
Que l'innocente joie habite ce séjour,
Que jamais le bonheur n'en sorte,
Que le chagrin reste à la porte!*

Quand madame d'Uzès fait le tour de son parc, elle va s'asseoir dans cette retraite. Un jour, elle m'avait appelé pour l'accompagner dans sa promenade et c'est là que je lui dis en lui montrant une petite liasse : « Madame la duchesse, il y a trente-sept ans, en 1890, vous avez écrit à Waldeck-Rousseau ces quinze lettres qui devaient être brûlées. Elles me sont parvenues et je n'ai pas eu le courage de les détruire. Elles prouvent d'ailleurs que votre seule ambition a toujours été d'être utile à votre pays... » La duchesse manifeste une grande surprise et ayant jeté un regard sur cette vieille correspondance, elle s'écrie : « Waldeck-Rousseau ! » Je lis tout haut : « Je suis loin de juger sévèrement 1789, mais 1793. Depuis, la France se traîne dans toutes les hontes. Napoléon n'était qu'un aventurier ; Louis XVIII n'a pas eu le temps, ni

Charles X non plus, d'asseoir le gouvernement d'une façon solide. Quant à Louis-Philippe, fils de la Révolution, il a payé cher un moment d'oubli de ses devoirs. Nous ne parlerons de Napoléon III que pour mémoire. Mais vous m'avouerez qu'avant 1793 la France était plus grande qu'après. Je me considère depuis comme en révolution... »

La duchesse douairière, peut-être secrètement flattée de ces marques survivantes de négociations qu'elle juge historiques, me dit de conserver ces lettres, et tandis que nous revenons mélancoliquement, elle me dit : « J'ai tenté quelque chose à travers Boulanger, mais il était un fou... » « Oui, ajoutai-je avec un peu de complaisance, vous avez essayé par lui, comme jadis la Maison de Savoie, vieille famille catholique d'Europe, débordant sur sa vraie patrie, a utilisé les partis révolutionnaires de la franc-maçonnerie (appuyés sur Napoléon III) et Garibaldi pour grouper une multitude de peuples et constituer une royauté italienne. La Maison de Savoie a été bien servie par ceux qu'elle employait mais vous, Madame, vous avez été trahie par votre instrument... »

A Uzès

LA duchesse d'Uzès douairière, née Mortemart, allait une ou deux fois l'an dans le fief de son fils, après un pèlerinage à Lourdes, au cours de quelque voyage en automobile, d'ordinaire accompagnée de sa fille la duchesse de Luynes, de sa petite-fille la duchesse de Crussol, née Gordon, et de sa secrétaire. Elle allait prier au Carmel, où la portaient souvent ses pensées, elle allait rendre visite à l'Archiprêtre, à quelques vieux uzétiens, à quelques châtelains du voisinage. Elle se recueillait dans la chapelle du duché et dans le caveau où reposaient les cendres d'Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, seigneur d'Acier, chevalier d'honneur de la Reine régente Anne d'Autriche ; celles de monseigneur Charles de Crussol, duc

d'Uzès, lieutenant-général des provinces de Saintonge et d'Angoumois, décédé en 1739 ; celles d'Emmanuel de Crussol, chevalier d'Uzès, décédé en 1743... Une plaque de marbre portait ces mots : A la mémoire de madame de Crussol d'Uzès, duchesse de Tourzel, morte en 1838 ; de madame de Chastillon, duchesse d'Uzès, morte en 1840 ; de madame de Crussol d'Uzès, marquise de Rougé, morte en 1866. Sur une autre plaque on lisait : A la mémoire de Madeleine de Gondrin d'Antin, duchesse d'Uzès, morte en 1799 ; de Victurnienne de Rochechouart-Mortemart (1), duchesse de Crussol, morte en 1809 ; d'Emmanuel de Crussol d'Uzès, duc de Crussol, mort en 1837 ; d'Antoinette de Talhouët, duchesse d'Uzès, morte en 1863 ; d'Emmanuel de Crussol d'Uzès, duc d'Uzès, mort en 1872 ; d'Emmanuel de Crussol d'Uzès, duc d'Uzès, mort en 1878, époux dont notre duchesse porte un deuil inconsolable. Aujourd'hui tous reposent au Carmel d'Uzès dans des alvéoles en ciment armé que la duchesse douairière eut le pieux souci de faire construire, pourtant cercueils sans âme où l'on imagine difficilement les seigneurs et dames d'Uzès de tous les siècles avec nattes du moyen-

(2) La Maison de Rochechouart-Mortemart pense descendre de Saint-Louis par les femmes et s'honore d'un seigneur qui, ayant été compagnon de Godefroy de Bouillon dans sa croisade de 1095, avait obtenu la portion de la Syrie où s'étend la Mer Morte. Sa devise prétend plus encore : « Avant que la mer ne fut au monde, les Mortemart portaient les ondes. »

âge, frisures d'Henri III, lourdes perruques et fontanges de Louis XIV, escarboucles, catogans poudrés de Louis-le-Bien-Aimé... Un immense Christ en bronze bénit tous ces rameaux d'une même Maison. Dans cette nécropole la duchesse d'Uzès, née Mortemart, se croyait si bien née d'Uzès elle-même qu'elle dit un jour à l'une de ses petites-filles l'accompagnant : « J'ai toujours fait mon devoir de Premier Pair de France. »

Elle priait dans l'antique cathédrale d'Uzès dédiée à Saint-Théodorit, prêtre, martyr d'Antioche, bâtie sur l'emplacement d'une église qui remontait au XIII^e siècle et comprenait la Tour Fenestrelle, merveille byzantine qui subsiste encore. (La cathédrale d'Uzès, commencée vers le milieu du XVII^e fut terminée sous l'épiscopat de Monseigneur d'Adhémar de Grignan). Et je me rappelle avoir rencontré un jour la duchesse à la Perrine, propriété-relique qui portait la basilique construite par Saint-Firmin quatrième évêque d'Uzès en l'an 550. (On croit que dans ce terrain tout truffé de morts des Guerres de Religion fut jadis inhumée la duchesse d'Aquitaine, fille de Charlemagne, morte en effet à Uzès où l'avait exilée son époux).

Madame d'Uzès avait une particulière amitié pour la famille d'Albiousse, famille uzétienne originaire du Comté de Crussol. C'est que monsieur Lionel d'Albiousse, né à Uzès en 1827, président honoraire du Tribunal de la ville, membre de l'Académie de Nîmes, auteur de nombreux ouvra-

ges d'histoire et d'archéologie, décoré par le Pape Léon XIII de la croix « Pro Ecclesia et Pontifice », avait écrit de nombreux ouvrages sur la Maison d'Uzès et qu'il y avait semé de belles fleurs pour elle-même. Et de toutes les visites qu'elle faisait à cette noblesse des champs qui fut, avec la Royauté, l'Eglise, le Parlement et l'Université, une des grandes choses qui ont constitué la France, celle dont la duchesse honorait la maison de campagne de monsieur Lionel d'Albiousse était particulièrement émouvante.

Monsieur d'Albiousse, juge indulgentissime, était un vieillard translucide dans sa barbe blanche, timide quoiqu'il eut occupé pendant trente-cinq ans le siège présidentiel d'un Tribunal. Je l'ai connu consumant ses derniers jours à écrire l'histoire de sa bonne ville d'Uzès et à construire les arbres généalogiques des anciennes familles de l'Uzège (et la plupart étaient éteintes). Mais il n'avait pas de complaisance particulière pour celles des survivantes qui souscrivaient à ses ouvrages : pour mille volumes il n'aurait pas fait grimper quelque aïeul sur les murs de Jérusalem. Il vivait retraits avec madame d'Albiousse, née de Massilian (« issue, me disait-il, d'une famille venue d'Aragon au XVI^e siècle »), dans sa grande ferme de Mayac, solitaire au milieu des champs, près d'Uzès. Cette demeure champêtre abandonnée à des fermiers depuis des lustres, monsieur d'Albiousse l'avait ennoblie de créneaux, d'écussons (dont le sien : *Justicia et*

Armis), de cadrans solaires, de débris d'inscriptions antiques, de morceaux de sculpture recueillis dans la région. La clé de voûte du portail d'entrée était surmontée de trois fleurs de lys, armes royales de France, s'il vous plaît, et monsieur d'Albiousse, ne craignant pas de renchérir, en avait grandiosément ajouté deux ! Tous les toits étaient piqués de girouettes. Ce généalogiste-archéologue pressait mon père de surmonter de créneaux, lui aussi, les chemins de ronde de son château et de fixer sur la pointe de la girouette la boule de verre qui détourne la foudre. Il n'obtint pas le crénelage, mais la boule, pomme d'escalier achetée chez un quincaillier, cristal qui pendant vingt ans scintilla comme un astre sur notre demeure montarenaise et qu'on voyait à trois kilomètres à la ronde. De sa ferme-gentilhommière le bon monsieur d'Albiousse la voyait étinceler au loin dans la campagne et il nous écrivait pour nous entretenir de sa généreuse tranquillité.

Les tours et les créneaux de Mayac étaient peut-être de mince épaisseur, les girouettes un peu branlantes (car l'enthousiasme et la foi ne suffisent point, hélas ! à créer le massif qui brave les âges) ; ces évocations portant en leurs silhouettes des résurrections de temps tragiques étaient peut-être décors un peu frêles, mais qu'importe ! vive la divine illusion !

En sa demeure truffée, bardée d'épaves seigneuriales, monsieur d'Albiousse vivait noyé dans des

tonnes d'archives : il fixait l'histoire de sa petite patrie, ... cependant que ses yeux apercevaient au travers de la fenêtre obscurcie de glycines son épouse, la descendante des seigneurs d'Aragon, ménagère attentive, étendant du linge sur le piquant des cactus. Le fumier des mules séchait sur une mosaïque romaine. (Mais rien n'est humble dans le bucolique et d'ailleurs le romain pullule dans l'Uzège où les purs ne l'estiment guère). Des tourterelles roucoulaient dans des rocailles, cavernes légères ! Je conduisais un jour la duchesse à Mayac quand nous croisâmes sous les platanes de la route les deux sages assis dans une carriole que tirait un âne minuscule : monsieur d'Albiouse tapait sur le bourricot tandis que la compagne de ses âges se tenait droite et digne sous l'ombrelle durant cette promenade en Septimanie, nom du Languedoc sous Charlemagne. La duchesse fit arrêter son auto, interpella gentiment ses amis, et se donna l'amusement de grimper s'asseoir entre eux deux. Cette fantaisie ravit la grande dame et fournit à monsieur et à madame d'Albiouse un souvenir historique dont on parla longtemps sous les girouettes de Mayac.

Mort de la duchesse

Au commencement de février 1933, la duchesse d'Uzès est depuis trois mois en séjour chez sa fille la duchesse de Luynes dans le royal Dampierre (1). Dans sa chambre, jadis, au temps de Louis XIV, le duc de Chevreuse caressait sa femme Marie de Rohan, veuve en premières nocces du Connétable de Luynes. Un soir, la duchesse se sent très lasse. Elle respire difficilement, elle a froid. Une semaine plus tôt elle chassait encore ! et à cheval ! à quatre-vingt six ans !. Au médecin qui, la mine soucieuse, l'ausculte, elle répond du gentil ton bourru qu'elle prend souvent pour plai-

(1) Le château de Dampierre a été construit au milieu du XVIII^e par Mansart pour le duc de Luynes, gendre de Colbert.

santer. Mais son cœur, ses nerfs faiblissent, son visage évanescant, s'incline et se mêle aux draps. Le lendemain 3 février, l'abbé Lepauvre, aumônier de madame de Luyne, dit à madame d'Uzès devant ses enfants et ses petits-enfants : « Madame la duchesse, nous prions encore demain. » — « .. Si je suis de ce monde.. » murmure une voix mourante et la duchesse doucement, expire..

L'âme vénérable de Madame Anne, Victurnienne, Clémentine de Rochechouart-Mortemart, duchesse d'Uzès, montait au ciel, l'âme d'une veuve qui avait su conserver pendant cinquante ans un deuil total, l'âme d'une mère à la tendresse attentive, d'une aïeule infiniment bonne, indulgente aux erreurs, l'âme d'une grande dame fièrement et passionnément française.

A ses obsèques à Bonnelles la foule des amis et des gens du pays déborda l'église où j'avais entendu tant de messes accompagnées du petit orgue que touchait la duchesse éclairée par deux bougies, au milieu de jeunes filles du village..

A Uzès, dans la cathédrale dont l'encens adoucit les souvenirs de tous les carnages des guerres religieuses, un représentant du Duc de Guise, général tout en or et en décorations, poignardé d'un rayon de soleil fusant d'un vitrail, vint se placer devant la famille. L'Evêque de Nîmes, noyé dans l'auguste chaire sculptée sous le Grand Roi, fit briller tous les dithyrambes qui couronnent les cercueils des grandes dames très chrétiennes : « Elle

était l'intelligence et la vertu, et l'intelligence et la vertu sont deux fleurs qui poussent sur la même branche et n'ont pas le même parfum..» Les témoins de la cérémonie, après l'obscurité de la nef, clignotèrent des yeux sous un blanc soleil de printemps qui tendait des fils d'or dans l'air. Ils retrouvèrent la douceur de vivre sur la place où jadis le jeune Racine, en pauvre collet d'ecclésiastique, mettait en vers les amours de Théagène et de Chariclée. Derrière le char branlant, inaccoutumé à pareil grandiose, le général cheminait, solitaire comme un dieu. Voici les enfants des Ecoles libres d'Uzès, les Boys-Scouts et les Guides, les Congrégations et leurs draps noirs, les Religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, les Dames de la Croix Rouge, les Dames de France. Voici le duc d'Uzès, le duc de Brissac, voici le marquis de Crussol, le duc de Luynes, le marquis de Brissac, le comte de Cossé-Brissac, le vicomte de Luppé. Voici la duchesse de Luynes, la duchesse de Crussol, la comtesse de La Rochefoucauld, la vicomtesse de Luppé, la comtesse du Bourg de Bozas, la comtesse de Vaulserre, mademoiselle de Luynes, la duchesse de Mortemart. La marquise de Crussol, très souffrante, n'avait pu quitter Paris. Tandis que les restes de madame d'Uzès étaient conduits à la chapelle des Carmélites dans une des alvéoles qu'elle avait fait préparer, les habitants de la ville, en rangs pressés, se montraient leur duc en habit noir et s'interrogeaient pour identifier ces inconnus

illustres dont ils avaient lu les noms depuis une semaine dans tous les journaux de France.

La duchesse d'Uzès laissait dans son testament sa bonté, sa candeur et sa foi : « Je veux être inhumée au Carmel d'Uzès, près de celui dont la mort a brisé ma vie. J'en appelle à la Miséricorde Divine pour réunir dans son beau ciel ceux qui m'ont précédée et ceux qui me suivront... »

Montaren, 1937.

TABLE DES MATIÈRES

A Bonnelles.....	9
Chasse à courre.....	19
La chambre de la duchesse.....	31
La duchesse à la Messe.....	39
La duchesse et le boulangisme.....	45
A Uzès.....	53
Mort de la duchesse.....	59